

Médiathèque Valais St-Maurice

**Samedi 14 juin**

12.30-13.30

## **Houssam Khadour**



Houssam Khadour est né à Lattaquié (Syrie) en 1952. Après des études d'anglais à l'Université de Lattaquié, il suit les cours de l'Institut des sciences politiques de Moscou où il obtient le diplôme en Sciences sociales et politiques. Il navigue plusieurs années comme marin pour une compagnie grecque. Arrêté en 1986, il est condamné à mort en 1987 (époque de Hafez el- Assad) pour obstruction à l'application de la législation socialiste. Cette condamnation a été confirmée en 1988 puis commuée en 1995 en une peine de vingt ans d'emprisonnement. Il a été libéré au bout de quinze ans, en 2001. Il vit maintenant à Damas où il est écrivain, traducteur et éditeur.

Outre **La Charrette d'infamie**, il a publié deux romans, *Wabâ' as-sultân (La Maladie du Sultan)* et *Al-marfa' imra'a (Le Port est une femme)*. Deux autres romans sont encore à paraître.

### **LA CHARRETTE D'INFAMIE**

« C'était il y a trois ans, en 2010, quelques mois avant que la Syrie ne plonge dans une guerre civile meurtrière. Un vieil ami turc de Martin Aeschbacher, alors ambassadeur de Suisse à Damas, lui parle d'un cousin à lui, Syrien, qui écrivait sans avoir jamais été publié. Avec sa femme, Elisabeth Horem, l'ambassadeur va rendre visite à l'écrivain, se voit remettre une liasse de feuilles dactylographiées: des textes sans titres écrits pendant les quinze années que Houssam Khadour a passées dans les prisons syriennes de 1986 à 2011, sous Hafez el-Assad, condamné à mort puis à vingt ans de réclusion pour une simple affaire de devises étrangères achetées illégalement alors qu'il travaillait au port de Lattaquié. Les époux Aeschbacher, de fins et cultivés arabophiles, se passionnent pour ces récits puissants, et Elisabeth Horem s'attelle à leur traduction. «J'ai toujours voulu faire une traduction en complément à mes activités d'écrivain.» Le thème de la prison lui est cher: au début des années 80, alors déléguée du CICR, elle visitait des prisons à Gaza. «Une expérience qui m'a marquée. De manière générale, j'aime particulièrement la liberté; du coup, le thème de la prison me touche».

En 18 récits saisissants, souvent terribles, impeccablement construits et toujours d'une sobriété exemplaire, Khadour évoque l'humiliation, la torture, les cachots humides et le temps qui s'arrête, la faim, la peur, la folie qui guette, mais aussi les rapports de force entre les détenus, les procès expéditifs, la justice aveugle, les débats idéologiques qui se poursuivent jusque dans les dortoirs, le retour impossible à la vie dehors. **(Isabelle Falconnier)**

« Textes terribles mais jamais désespérés, dont certains sont à la limite de l'insoutenable, parce que l'horreur y est montrée avec la sobriété qui sied, le seul ton possible. Et l'auteur sait de quoi il parle, lui qui a passé plusieurs années à attendre chaque jour qu'on vienne le chercher pour le prendre. Ces récits sont certes ancrés dans des lieux précis et dans une époque définie (les prisons syriennes dans les années quatre-vingt-dix), mais ils portent bien au-delà.

Comme Houssam Khadour l'écrit lui-même dans sa préface, ces textes parlent, dans une certaine mesure, de toutes les prisons du monde. Et j'ajouterais que le thème même de la prison, de l'homme enfermé, loin d'être un thème spécifique, se confond avec celui de notre humaine condition». **(postface de la traductrice, Elisabeth Horem).**

C'est en Syrie que se situent les récits du recueil **La Charrette d'infamie**. La Syrie d'avant la rébellion, encore entièrement sous la férule de la lignée des Assad. En 1986, Houssam Khadour, qui souhaite faire un voyage en Espagne, est arrêté pour avoir acheté à quelqu'un des devises étrangères (mille dollars). En 1987, on le condamne à mort. Dans la prison centrale de Damas, il attend qu'on vienne le chercher pour l'exécuter et, pour échapper au désespoir et retrouver un peu d'«*intimité virtuelle dans un lieu qui prive de toute intimité*», il écrit.

**La Charrette d'infamie** évoque les horreurs, solitude, délation, torture, exécutions, dont il est témoin à l'intérieur de cette prison

**La Charrette d'infamie**, évoquant la réalité du monde carcéral et de ses engrenages, fait le portrait du **détenu**, enlisé dans le déracinement, privé de liberté, de volonté et d'humanité tout comme le **geôlier**, qui, obéissant à ce qui lui est prescrit, est d'une certaine manière, prisonnier de la hiérarchie.

« Cette préface est délicate à écrire, complexe. Elle me replonge dans une période critique de ma vie, une période passée en grande partie à attendre qu'on exécutât ma sentence de mort. D'un autre côté, pourtant, ces années-là m'ont fait éprouver la force et le pouvoir de la création. Et quel bonheur de triompher de la mort pour revenir à la vie! Bien. Ces récits sont tirés d'un monde réel de désolation mais palpitant de vie bien qu'il fût une prison. C'est que la vie consiste en changements et ces récits renvoient l'image du lieu qui a vu ma vie changer. Le pire en prison était sans doute d'avoir perdu mon intimité. Personne ne peut connaître vraiment l'acuité de ce problème si ce n'est le détenu qui se sent toujours sous le regard d'autrui, tout le temps. C'est terrible, c'est inhumain. J'ai tâché de faire en sorte que l'écriture soit mon intimité virtuelle, comme si j'avais été envoyé dans un monde inexploré et que ma mission personnelle y fût de le décrire de l'intérieur et en détail. J'ai tiré ces récits d'événements survenus dans la prison, ainsi que des pensées et des aspirations des détenus. Ils peignent sur le vif la prison centrale de Damas où j'ai passé les quatorze dernières années du vingtième siècle. Ce recueil traite de la prison de droit commun. Les héros de ces histoires sont donc issus de toutes les couches de la société, ce qui va à contre-courant de la tendance générale de la littérature de prison dans le monde arabe, laquelle traite de la prison politique. À mon avis, sur un certain plan, tous les détenus, qu'ils soient politiques ou non, se retrouvent de plain-pied, vu que la prison métamorphose les gens en êtres qui n'ont d'autre désir que de retrouver leur liberté : l'homme est d'abord une créature biologique, avant d'être une créature idéologique. Ces récits ont été écrits en prison, à une époque où je n'imaginais pas en sortir un jour. C'est une particularité notable qui, à ma connaissance, n'existe pas dans d'autres recueils. Si les textes réunis ici reflètent bel et bien la réalité de la prison syrienne à une époque historique précise, ils comportent toutefois, dans une certaine mesure, des traits analogues à toutes les prisons du monde. Celles-ci ont pour dénominateur commun d'être des lieux où la liberté est enchaînée. Ceux qui s'y trouvent sont très proches du portrait que j'ai fait dans le prologue de ce recueil sous le titre: Tu es un détenu. J'espère présenter au lecteur un ouvrage qui éveille en lui l'universel souci des valeurs humaines de l'Orient à l'Occident: la liberté, la justice, la dignité. J'espère enfin que ces textes l'inciteront à avoir une pensée pour tous ceux-là qui vivent dans des lieux où leur liberté est pour un temps enchaînée. La société a le pouvoir de faire ouvrir les yeux à la justice aveugle, afin qu'elle voie qu'il faut paver le chemin du retour à ceux qui sont sortis de son sein : qu'ils puissent retourner vers elle, guéris et convaincus de ne pas avoir subi une injustice, et qu'ils soient pleins d'humaine compassion, car rien n'est plus important que la compassion dans les temps difficiles. » (Houssam Khadour Damas, le 25 octobre 2011)

**Des textes qui parlent de la prison, de toutes les prisons du monde...**

**La prison, un monde de désolation et pourtant palpitant de vie** : le fouet de la faim, de la torture et des humiliations a beau déchirer le corps du détenu, on ne parvient pas à arracher de son âme le souffle vital du rêve, la force d'endurer.

**La prison qui**, au lieu d'amender ceux qui sont considérés comme délinquants, en fait des criminels. Le Pouvoir, celui de l'Etat et celui de la prison, y est dépeint alors comme une instance impersonnelle qui se dresse face aux détenus de la prison.

**La prison ou comment la vie du détenu se sclérose** pour se résumer à des demandes simples, « du pain, du soleil et des cigarettes » qui sont presque aussi difficiles à réaliser que des rêves.

**La prison ou la métamorphose** des détenus en créatures qui n'ayant d'autre aspiration que d'être libérées, perdent toute dignité jusqu'à être transformés en numéro ou en bête.

**Salah Al-Atiq**, réduit à l'état de bête et contraint par la torture à « parler » par aboiements, en vient à perdre le langage des hommes.

**Hicham**, qui souffre tant de la solitude et de l'isolement en vient à préférer la torture aux journées entières en cellule d'isolement. Il braie comme un âne pour faire rire ses tortionnaires afin qu'ils cessent de le torturer

**La prison ou le désir constant et sans espoir de la liberté.**

Une rumeur enfle, suscite l'espoir : lors de la réélection du président, on va libérer des prisonniers. Mais ce n'est qu'un mirage : «*En période d'amnistie, on rêve davantage*», cela ne porte pas à conséquence.»